Une lettre méconnue des inscriptions de l'Iénissei.

Par

VILH. THOMSEN.

A côté de la forme ordinaire de la lettre *b*², 𐰉 ou 𐰊, nous trouvons parfois dans les grandes inscriptions de la Mongolie les formes accessoires, d'un type plus cursif, 𐰋 ou 𐰌. Dans l'inscription de l'Ongin, par exemple, on emploie toujours l'une ou l'autre de ces deux formes [1]), et 𐰋 figure, par exemple, dans les deux lignes turques gravées à côté de l'inscription chinoise du monument de Kul téghin (I W). Dans les inscriptions provenant des environs du cours supérieur de l'Iénissei et de ses affluents, dans la Mongolie du Nord et la Sibérie du Sud [2]), la chose est plus compliquée. Elles présentent les deux formes 𐰊 et 𐰋, mais il y a cela de singulier que ces deux formes ne se remplacent pas l'une l'autre [3]). Nous y rencontrons, par ex., extrêmement souvent le mot 𐰋𐰋, écrit toujours par 𐰋. Si 𐰋 n'est qu'un doublet de 𐰊, il semble

---

[1]) Voir RADLOFF, *Alttürkische Inschriften,* p. 245, 253.

[2]) Voir *Inscriptions de l'Iénissei recueillies et publiées par la Société finlandaise d'archéologie,* Helsingfors 1889; RADLOFF, ouv. cité, p. 299 ss.

[3]) Dans mes *Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées* p. 9 et 24 s. j'ai encore vu en 𐰋 une variante de 𐰊. Mais, n'ayant pas alors assez approfondi l'étude des inscriptions de l'Iénissei, j'ai expressément fait remarquer (p. 24) que je ne voyais pas clairement s'il y a quelque différence dans la signification des deux signes.

Digitized by Google

Original from
UNIVERSITY OF MICHIGAN

qu'on ne puisse lire ce mot autrement que *bäl*. Mais qu'est ce que ce mot inconnu et isolé? A la page 376 de ses *Alttürkische Inschriften* M. RADLOFF se donne grande peine à l'expliquer. Au moyen d'une suite de combinaisons extrêmement hasardées, il finit par supposer que *bäl* signifie „Götzenbild zum Schutze des Hauses"; mais dans les traductions il conserve *Bäl*.

Mais est-ce qu'en réalité un pareil mot existe? Et est-il bien sûr qu'il faut lire *bäl* et non pas quelque autre chose?

Ce qui frappe dès l'abord et paraît propre à faire naître des doutes sur l'identité de [illegible] et de [illegible] dans ce groupe d'inscriptions, c'est que, comme je l'ai déjà dit, le mot cité s'écrit toujours et sans aucune exception par [illegible], jamais par [illegible][1]), tandis que, dans les mêmes inscriptions, nous trouvons partout [illegible] là où il s'agit d'un vrai *b*[2]; toujours par ex., [illegible] *bäg*, [illegible] *bän* 'je', jamais [illegible], [illegible], etc.

Pour pouvoir répondre aux questions ci-dessus il sera nécessaire de comparer le petit nombre d'autres mots dans les mêmes inscriptions où figure la lettre [illegible]. Je la transcris provisoirement par *x*.

Nous commençons par l'inscription d'Ouyoug Touran (*Inscriptions de l'Iénissei* III,126—142; RADLOFF, *Atlas der Alterthümer der Mongolei*, pl. LXXV, 2 a—b; id., *Altt. Inschr.* p. 306 s., „Uj Tu. b" 1): [illegible], c.-à-d. *üč jxtmiš*[2]) *jašjmqa adjrjltjm*.

---

[1]) Si, dans le glossaire qui fait suite à ses *Altt. Inschr.*, p. 376, M. RADLOFF écrit [illegible] „(U Tsch. III 3,2)", cela est dû à une inadvertance. Son texte, p. 321, a la forme correcte (= *Inscriptions de l'Iénissei* XII,82). P. 319, „Tsch O. a 2,2", présente à tort [illegible]. L'inscription porte [illegible]; voir RADLOFF, *Atlas der Alterthümer der Mongolei*, pl. LXXXVI, 3. De même p. 326 et 376, „K K 2,2", [illegible] est fautif. D'après un dessin fait sur l'original par M. GRANÖ (comp. *Inscr. de l'Ién.* XVII,11), la forme de la lettre est angulaire, il est vrai, mais bien différente du [illegible] du mot suivant.

[2]) Si la pierre porte un double point entre *jx* et *tm(i)š*, comme l'indiquent *Inscr. de l'Ién.* aussi bien que M. RADLOFF, cela est dû à une faute du graveur. D'ailleurs, dans l'estampage de cette inscrip-

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Dans ses transcriptions M. Radloff donne *üčjbṭmš, üč jätmiš*, et il traduit ce passage: „In meinem drei und siebzigsten Jahre habe ich mich getrennt", ce qui est indubitablement correct, abstraction faite de ce que nous n'avons appris que plus tard, que le nombre signifie non pas soixante treize, mais 'trois sur la septième dizaine', c.-à-d. 'soixante trois'. En ce qui concerne la présence du ᛒ, ce n'est que dans le glossaire, p. 367 sous *jätmiš*, qu'il dit brièvement, au sujet de cet endroit, „ᚩᛏᚼ:ᛒᛩᛦᛚᛁ (für ᚩᛏᚼᛁᛩᛦᛚᛁ)" — mais est-ce une faute du graveur? ou comment faut-il l'expliquer?

Comparons maintenant au passage cité un endroit de l'inscription d'Oznatchennaïa, monument découvert par M.-A. Castrén en 1847 [1]) (*Inscr. de l'Ién.* XVIII,73 ss.; Radloff, *Altt. Inschr.* p. 328): *bxš* (:ᚩᛒᛏ) *qiṛq är · · r ·* (le reste de la ligne après le premier *är* est illisible). M. Radloff lit ainsi ces mots: *b* (ᛏ, pour *bän*) *bäš* (ᚩᛒ) *qiṛq är jaš ärt[im]*, et il les traduit: „Ich war sechs (!) und vierzig Jahre alt". Non seulement la leçon *är jaš ärt[im]* et la traduction citée sont en tout cas inadmissibles, mais ce qui est absolument invraisemblable et sans parallèle, c'est qu'ici ᛏ serait une abréviation de *bän*, et ᚩᛒ *bäš* 'cinq'. Évidemment c'est le mot entier ᚩᛒᛏ *bxš* qui représente le nom de nombre 'cinq'. Mais, s'il en est ainsi, il me semble évident que, dans ce groupe d'inscriptions, ᛒ n'est point identique à ᛏ *b*², mais que c'est le signe d'une voyelle.

Or les deux mots en question, les noms de nombre 'cinq' et 'sept' (avec son dérivé 'soixante-dix') appartiennent à ceux qui dans la plupart des inscriptions s'écrivent tantôt — et le plus souvent — par ᛁ *i* dans la syllabe radicale, tantôt sans signe de voyelle (= *ä*): *biš* et *b(ä)š, jiti* et *j(ä)ti*. Dans mes *Inscr. de l'Orkhon déchiffrées*, p. 16 notes 1 et 2, j'ai émis l'opinion que dans ces cas on a eu

tion conservé au Musée National de Helsingfors, où j'ai eu l'occasion de l'étudier, je n'en ai pu voir de trace, et les lettres ᛒ et ᚼ sont si rapprochées l'une de l'autre qu'il n'y a guère assez d'espace pour un double point. Ce ne sont sans doute que de petites cavités fortuites dans la pierre.

[1]) *Inscr. de l'Ién.* p. 7 et suiv.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

une voyelle propre *e* (*é*), différente de l'*ä* aussi bien que de l'*i*, et étant à *i* comme *o* à *u*, *ö* à *ü*. Depuis lors je me suis de plus en plus convaincu de la justesse de cette opinion et de l'existence dans la langue des plus anciens documents turcs d'une telle voyelle, dont surtout l'iakoute (p. ex. *biär·* 'donner' < *ber- [bēr-]* parallèlement à *uon* 'dix' < *on [ōn]*, etc.) et certains des idiomes turcs du sud ont aujourd'hui encore conservé des continuations, tandis que les autres idiomes modernes l'ont généralement confondue avec *ä*, plus rarement avec *i* [1]). M. RADLOFF aussi, qui s'était d'abord prononcé énergiquement contre ma manière de voir [2]), a fini par se ranger complètement à mon avis [3]).

Or, c'est évidemment cette voyelle que, à une certaine époque et dans un certain domaine, on a désigné par ᛒ, sans que je puisse rien dire sur l'origine de ce signe, le même qui ailleurs figure comme doublet cursif de ᛒ, ᛒ *b²*. Je le transcrirai donc *ė* — en réservant *e* sans marque aux cas où cette même voyelle n'est pas exprimée dans l'écriture —, p. ex. *üč jėtmiš jašįmqa adįrįltįm*, 'dans ma soixante troisième année je me suis séparé (= je suis mort)', *bėš qįrq är · ·*, 'trente cinq hommes · ·'.

S'il en est ainsi, on voit que le mot mystérieux „*bäl*" disparaît tout simplement. Partout où figure le mot ᛉᛒ (jamais écrit ᛉᛒ) il faut le lire *ėl*, mot commun et bien connu, qui dans les autres inscriptions — et parfois dans celles-ci même [4]) — s'écrit

[1]) Comp. K. FOY: *Türkische Vocalstudien* (Mittheil. des Seminars für Orient. Sprachen, Jahrg. III, Abth. II Westasiat. Sprachen, Berlin 1900); le même: *Azerbaiǧanische Studien* (ibid. VI, 1903), p. 133 s., 172 s. Je ne nierai pas que là où les susdits changements ont eu lieu, la prononciation de l'*é* n'ait pu transitoirement flotter soit entre *é* et *ä*, soit entre *é* et *i*. Mais je ne puis nullement admettre, comme le pense Foy, que l'épellation des anciennes inscriptions tantôt par *i*, tantôt par *O* (*ä*) dès l'abord ne reflète qu'un flottement individuel de la prononciation entre *i* et *ä*.

[2]) *Alttürk. Inschr.*, *Neue Folge*, p. 5 ss. (Comp. *Zur Geschichte des türk. Vokalsystems*, Bull. de l'Ac. Imp. des Sciences de St.-Pétersb. V série, XIV, 1901, p. 452 ss.)

[3]) *Alttürk. Studien* V, même Bull. 1911, p. 428 s.

[4]) Pour des exemples voir RADLOFF, *Alttürk. Inschr.* p. 353 s.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

soit ᛉᚨ *il*, soit ᛉ (*äl*) *el* et qui signifie 'tribu, horde'. Cette signification convient partout au contexte. Il suffira d'en citer un petit nombre d'exemples. *Inscr. de l'Ién.* I,1 ss. = Radloff, *Altt. Inschr.*, p. 304 („Uj Ta." 1): *siz èlimä qunčujima oγlanima budunima sizimä altmiš jašimda*, „à vous ma tribu, mes dames, mon (mes) fils, mes gens, à vous les miens, dans ma soixantième année"; ou Radloff, ouv. cité, p. 309 („Ba. III" 3): *täŋridäki künkä jerdäki èlimkä bükmädim*, „je n'ai pu demeurer (?) chez le soleil sur le ciel ni chez ma tribu sur la terre". Si quatre fois [1]) nous trouvons la combinaison *täŋri èlim*, „ma tribu céleste", cela n'indique aucun rapport particulier au ciel, mais ce n'est qu'une expression de vénération de la tribu, p. ex. *I. de l'I.* I,41 ss. = Radloff, p. 304 („Uj Ta." 2): *atim èltoγan tutuq bän, täŋri èlimkä èlčisi ärtim*, „concernant mon nom, je suis Eltogan Toutouk, j'ai été chef (*èlči*) de ma tribu céleste". Très souvent nous rencontrons la combinaison *qanim èlim* ou *èlim qanim* „mon khan et ma tribu", p. ex. *I. de l'I.* V,111 ss., 132 ss. = Radloff p. 312 s. („UE." 4): *qanim èlimä sizimä ajita* [2]) *[bükmädim · · · ·] qanim èlimä ajita adirltim; I. de l'I.* XVIII,46 ss. = Radloff p. 327 s. („OC." 3): *èlim qanim*

---

[1]) Radloff, ouv. cité, p. 370 (*täŋri*), p. 376 (*bäl*).

[2]) Sur ce mot ᛇᛏᛁᛏᚨ (écrit aussi ᛇᛏᚨ et par une faute d'orthographe ᛇᚺᛁᛏᚨ, ᛇᚺᚨ), qui est extrêmement fréquent, en différentes combinaisons et dans des positions très variées, dans les inscriptions sépulcrales de l'Iénissei, voir Radloff, ouv. cité, p. 368. Il le transcrit *jita* et lui attribue particulièrement le sens de „getrennt sein von", mais du reste il ne sait pas en donner d'explication satisfaisante. A mon avis il faut nécessairement le lire *ajita;* la preuve, c'est que ce mot si fréquent s'écrit toujours et sans aucune exception par ᛇ *j*[1], *aj*, jamais par ᛃ *j*[2], qui autrement s'emploie si souvent, au lieu de ᛇ, au commencement d'un mot devant *i*. (L'épellation assez fréquente ᛇᛏᚨ (ᛇᚺᚨ), sans ᛁ *i*, peut aussi militer en faveur de cet avis, puisque ᛁ ne s'omet que très rarement à la première syllabe d'un mot, mais très souvent dans les autres). Cette forme *ajita* doit être un gérondif pétrifié en *-a* du verbe *ajit-*, 'faire dire', donc proprement 'en le faisant dire (par la pierre)'. Le sens de l'exemple ci-dessus serait donc, librement traduit, „je vous fais dire (c.-à-d. je vous fais savoir), mon khan et ma tribu, que je suis mort".

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

sizimä adıṛıldım. Ce qui montre que 𐰴𐰼 est en réalité *ėl*, c'est que dans la même combinaison nous trouvons parfois ce mot écrit 𐰴 ou 𐰴𐰽, p. ex. *I. de l'I.* V,229 ss. = RADLOFF p. 313 („UE." 7): *qara budunım qatıγlanıη* (𐰸)°), *ėl törüsin ıdmaη* (𐰺𐰾𐰼𐰽:𐰸𐰾𐰴𐰽𐰸𐰴𐰼) *ajıta siz elim* (𐰾𐰴𐰸𐰾) *qanım* [1]), „mes gens (litt. mon peuple noir), raffermissez-vous, n'abandonnez pas les mœurs de la tribu, dis-je, vous ma tribu, mon khan"; *I. de l'I.* XXXI,10 ss. = RADLOFF p. 344 („AJ." 2): *elim* (𐰾𐰴) *qanım; I. de l'I.* XXV,166 ss. = RADLOFF p. 341 („TschM. c" 2): *ilimkä qanımqa bükmädim.*

Je passe à l'examen du reste des cas où l'on peut constater la présence de la lettre 𐰼.

Dans l'inscription très difficile d'Ouyoug Archan (*I. de l'I.* II, RADLOFF p. 305) le premier mot est 𐰾𐰺𐰼 *ėšim*, „mon (mes) camarade(s)" ou peut-être „mon épouse" („mes épouses") [2]).

Dans la l. 2 de la même inscription je lis, d'après les estampages et les photographies de l'expédition finlandaise, 𐰾𐰺𐰸𐰼𐰾𐰴 *elim ėtdim*, „j'ai organisé ma tribu", de *ėt-* „faire, mettre en ordre,

[1]) Dans ce groupe d'inscriptions 𐰺 ou 𐰽 est η^1 (différent de 𐰸. 𐰽 = 𐰺 *š*), tandis que 𐰸, qui dans le groupe de l'Orkhon est le seul signe de η, est η^2 (aussi après *ı*, comme ici dans *qatıγlanıη*). RADLOFF, l. c., lit à tort „*bäl tör sü* (𐰴𐰸°) *ıdmıš jıta*" etc., ce qu'il traduit: („ich, der ich) Bäl, Ehrenplatz und Heer hergegeben, (bin) von euch, meinem Volk, meinem Chane (getrennt)". Dans ses *Alttürk. Inschr.*, *Neue Folge*, p. 157, il admet qu'on peut aussi lire *törüsin* (que porte nettement l'inscription; par inadvertance il écrit 𐰴𐰾 au lieu de 𐰴𐰼); mais la nouvelle traduction qu'il y donne de „*ıdmıš*" et de tout le passage est absolument inadmissible: „von den ihre Bäl-Sitte geweiht habenden, d. h. ihren, den Bäl-Dienst ausgeführt habenden, d. h. von euch, meinem Volke, meinem Chane (habe ich mich getrennt)".

[2]) Comp. RADLOFF, *Wörterbuch* I p. 903. La signification de 'compagne, épouse' paraît n'être pas étrangère à la langue des inscriptions. Comp. *I. de l'I.* IX,39 ss. = RADL. p. 322 („U. Tsch. V" 3): 𐰸𐰇𐰋𐰾𐰴𐰇𐰺𐰇𐰾, ce que je serais porté à lire *qujda eki ešimä*, „à mes deux épouses dans le *quj*", plutôt que *q. kišimä*, „aux hommes dans le *quj*"; car dans le *quj*, le gynécée, le harem, on s'attendrait à ne voir mentionner que des femmes. S'il en est ainsi, ce ne serait qu'une variante de ce que les inscriptions expriment ordinairement par *qujda qunčujıma*, „à mes dames dans le *quj*".

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

organiser", écrit ailleurs tantôt -ᚺᚨ, tantôt -ᚺ. (Dans la l. 4 il n'y a pas de ᛪ.)

Le dernier mot de l'inscription très mutilée *I. de l'I.* XVI semble être ᛇᛒᚾᚢᛪ *ėkn²ma*, c.-à-d. *ėki inimä*, „à mes deux frères cadets". Le nom de nombre 'deux', ailleurs ᚨᚢᚨ ou ᚨᚢ, a précisément eu la voyelle *ė*. (C'est décidément à tort que Radloff, p. 325, lit (ᛒᛪ)ᛒᚢᚨᚨᛪ, ce qu'il transcrit *bükmädim*.) ᛇᛒᚾᚢᚢᛪ serait donc identique à ᛒᚾᚨᚢ *kin²m*, c.-à-d. *eki inim* (*I. de l'I.* III,39—42, non pas ᛒᚾᚨᚨᚢ *künüm*, Radloff p. 306, „Uj Tu a" 1,10), et aussi à ᛇᛒᚾᛪᚢ *kėn²ma* dans l'inscription d'Ouloukem Elegeš [1]), soit que le graveur soit venu à transposer ᛪ et ᚢ, soit que ᛪ soit employé ici fautivement au lieu de ᚨ *i* [2]).

Il y a encore deux mots dans lesquels figure la lettre en question ᛪ et où, par conséquent, nous avons des exemples de la voyelle *ė*. Ce sont ᛚᛪᚢ et ᛉᛪᛟ. Le premier de ces mots se trouve deux fois, d'abord dans l'inscription d'Oznatchennaïa (*I. de l'I.* XVIII,65 ss. = Radloff p. 327, „OC." 3):

ᛒᛒᛇᚺᛒ:ᛚᛪᚢ:)>ᛟᛇ

Dans son texte Radloff donne sans aucune remarque ᛚᛒᚢ *[kmš]*, mais dans sa transcription littérale „*kḃš*", ce qui répondrait à ᛚᛪᚢ; néanmoins il le lit *kümüš*, et dans le glossaire (p. 366) il écrit même ᛚᛒᚨᚢ *kümš* avec renvoi à cet endroit. Il le traduit donc: „von Gold und Silber bin ich getrennt". Il va sans dire maintenant qu'il faut lire: *altun kėš adiṛildim*. Quant à la traduction voir plus bas.

L'autre endroit où figure ᛚᛪᚢ, et qui contient aussi le mot ᛉᛪᛟ, est dans l'inscription d'Ouyoug Touran (*I. de l'I.* III,61 ss. = Radloff p. 306, „Uj Tu. a" 2):

:ᛇᚢ:ᛒᛉᛪᚨᛉᛋᚺ:ᛒᛟ)ᚥ:ᛇᚺᛒᛉᛪᛟ:ᛊᛚᛪᚢ:ᛊᛉ)>ᛟᛇ
ᛇᛟᚥ:ᛇᛒᛋᚨᚨ:ᛒᛪᛒᛒᛟ

Ici Radloff donne correctement dans son texte ᛊᛚᛪᚢ, mais

[1]) C'est ainsi qu'il faut lire, et non pas ce que donne *I. de l'I.* V,412—419, ni avec Radloff p. 313 s., l. 12, ᛇᛒᚨᛪᚢ „*äki äbimä*", „meinen beiden Häusern".

[2]) Ou peut-on supposer une forme *ėni?* Comp. Foy, *Türkische Vocalstudien* p. 206 note 3?

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

il le transcrit par *kümüšlüg*, en faisant remarquer dans le glossaire (p. 366): „das Wort [illegible] ist offenbar ein Schreibfehler für [illegible] *[kümüšlig]*“. En outre il ne tient pas compte de la combinaison [illegible] dans le mot suivant, c.-à-d., selon lui, deux *b*², et il hésite (comp. *Alttürk. Inschr.*, *Neue Folge*, p. 157) entre les leçons [illegible], [illegible] ou [illegible]; dans ce mot) *n*¹ est en réalité tout net et incontestable. Voilà donc la traduction qu'il donne de tout ce passage: „Bei euch meinem mit Gold und Silber verzierten Bäl, meinem But (Bant, Bajat) Himmels-Bäl konnte ich nicht verweilen, von euch (habe ich mich getrennt)“, ou comme dans le glossaire p. 377 (sous *bäl*) „bei meinem But (Bant, Bajat), der bei meinem gold- und silberverziertem Bäl sich befindet, bei meinem Himmels-Bäl verblieb ich nicht“. Mais qu'est ce que c'est que „But (Bant, Bajat)“, zur lequel M. RADLOFF ne nous donne aucun renseignement?

Je transcris ce passage ainsi: *altunlıg* (inexactement pour *-lıγ*) *kėšıg bėlımtä bantım, täŋri ėlimkä bükmädim sizimä ajıta*, et je le comprends tout autrement que M. RADLOFF.

A mon avis *bantım* ne peut être que le prétérit de *ban-*, 'se lier', forme réflexive de *ba-* 'lier'; *bėlimtä*, de *bėl*, 'la taille' (osm., čag. بيل, azeri *bėl*), donc 'à ma taille'; *kėšig*, accusatif de *kėš*. Mais qu'est ce que c'est que *kėš*? Dans le *Wörterbuch* de RADLOFF (II, p. 1180 et 1181) nous trouvons plusieurs mots de la forme *käš* (*keš*) auxquels on peut songer: *käš* (כֶּרֶשׁ) en karaïme (= pers. كش), 'der Köcher'; *keš* en karakirghis, 'der Gürtel'; *käš* en soïone, 'das Fell, Leder'. Parmi ces mots le karakirghis 'la ceinture' conviendrait parfaitement ici sous tous les rapports, et en supposant cette signification, il faut tout simplement traduire ainsi le passage en question: „je me suis (ou je m'étais) ceint la taille de la ceinture ornée d'or; je ne suis pas demeuré (?) chez ma tribu céleste, (c'est ce que je) fais dire à vous, les miens“.

Le passage de l'inscription d'Oznatchennaïa serait donc de même à traduire: „je me suis séparé de la ceinture d'or“. Est-ce que cette mention de la ceinture d'or se rapporte à quelque usage particulier? était-ce, p. ex., l'insigne du chef ou d'un autre dignitaire de la tribu? Je n'en sais rien dire.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN

Je crois avoir montré que dans les inscriptions de l'Iénissei la lettre ᛉ désigne non pas *b*², mais la voyelle *ė*, dont, par conséquent, l'existence dans la vieille langue des inscriptions est démontrée par-là. En résumant, je répète encore les exemples malheureusement peu nombreux de la présence de cette voyelle qui se trouvent dans les inscriptions, à savoir: *ėki* 'deux', *ėl* 'tribu', *ėš* 'camarade' ('compagne'?), *ėt-* 'faire, organiser', *bėl* 'la taille', *bėš* 'cinq', (*jėti* 'sept'), *jėtmiš* 'soixante-dix', *kėš* 'ceinture (?)'.

Digitized by Google Original from UNIVERSITY OF MICHIGAN